Monsigny

Le Roi et le Fermier

1762

In 320

LE ROI ET LE FERMIER.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mêlée de morceaux de Musique.

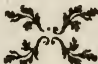
Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 22 Novembre 1762.

Par M. SEDAINE.

*La Musique de M. de M****

Le prix est de 24 sols.

Les Airs détachés 36 sols : ils se vendent séparément.



A PARIS,
Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

La Partition générale se trouvera chez le même Libraire & chez les Marchands de Musique.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'*Auteur d'une Piéce croit qu'on a les yeux ſur lui comme il les a ſur lui-même, voilà l'origine de la plûpart des Avertiſſemens : le Public ne les lit pas : on s'en moque, cependant ils préparent l'Hiſtoire d'une Piéce, & les Almanachs s'en enrichiſſent : n'y verrois-je que cela, j'en mettrois un à la tête de celle-ci.*

Jamais bon ou mauvais Ouvrage n'a eu tant de peine que celui-ci à paroître au Théâtre : il avoit en lui-même ſa premiére difficulté ; il falloit que je trouvaſſe un grand Artiſte, un Muſicien habile, qui voulût bien avoir un peu de confiance en moi : enfin un ami qui voulût bien riſquer un genre nouveau en muſique ; & quelques rares que ſoient les Poëtes en ce nouveau genre, les Muſiciens le ſont encore plus.

Cette Piéce eſt tirée du Théâtre Anglois, ou plutôt d'une ancienne Hiſtoire qui n'a guères pour elle que la tradition. Charle-quint ou Henri IV. (dit la Tradition) s'égara la nuit dans une forêt, au retour d'une chaſſe : il entra chez un Bucheron ; & là il vit peut être pour la premiére fois ce qu'eſt un homme vis-à-vis d'un autre homme dépouillé par ſon ignorance du profond reſpect qu'il doit avoir pour ſon Roi.

Jamais Scène au Théâtre n'a ouvert à tout Poëte une plus vaſte carriére, un moyen plus ſimple pour faire entendre des vérités utiles ſans

manquer à la vénération profonde dont il doit être pénétré.

Entraîné par la Scène & par le lieu où elle se passe, & par l'Original Anglois qui m'a beaucoup servi; j'avois fait dire à mon Fermier des vérités de toutes les Cours, & de tous les temps : mais quelques personnes animées de ce zèle que j'aurois eu peut-être moi-même à leur place, ont crû voir des duretés, ils ont fait changer cette Scène, & elle est représentée telle qu'elle a été changée.

Cependant comme j'ai sujet de craindre que quelques personnes indiscrétes ou mal intentionnées ne prennent de là occasion de m'accuser d'avoir voulu mettre sur le Théâtre des propos téméraires, propos qui me rendroient coupable à mes propres yeux dès l'instant qu'ils le paroitroient, je désire que cette Scène soit sous les yeux du Public telle que je l'avois faite, j'espere qu'on n'y verra que ce qu'un Fermier Anglois irrité contre un Courtisan injuste auroit pu dire en pareille circonstance : je me fiois à l'illusion du Théâtre, à l'intérêt de la Scène. Que de Vers & que de maximes seroient des horreurs, si on les détachoit du cadre pour lequel ils sont faits!

J'ai, suivant ma coutume, fait mettre dans l'Impression le jeu des Acteurs. Les Acteurs de Province sont loin de tout conseil, & peuvent en avoir besoin.

Personnages.	Noms des Acteurs.
LE ROI.	*M. Clairval.*
LUREWEL.	*M. Le Jeune.*
UN COURTISAN.	*M. St Aubert.*
RICHARD, Fermier, Inspecteur des Gardes-chasse, & Amant de Jenny.	*M. Caillot.*
LA MERE de Richard.	*Mlle Deschamps.*
BETSY, sœur de Richard.	*Mlle Collet.*
JENNY, niéce de la Mere, & Amoureuse de Richard.	*Mlle La Ruette.*
RUSTAUT. *Gardes-Chasse.*	*M. La Ruette.*
CHARLOT. *Gardes-Chasse.*	*M. Desbrosses.*
MIRAUT. *Gardes-Chasse.*	*M. De Hesse.*

La Scène est en Angleterre.

Les premier & second Actes sont dans une Forêt; & le troisiéme est dans la Maison du Fermier.

APPROBATION.

J'*Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier,* Le Roi & le Fermier, Comédie; *& je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 19 Novembre 1762.* MARIN.

THEATRE.

COMEDIE ITALIENNE.

De M. SEDAINE.

Le Roi & le Fermier, Comédie en trois Actes, représenté en Novembre 1762. . . 1 liv. 4 f.
Les Airs gravés. . . . . 1 liv. 16 f.
La Partition générale. . . . .
Le Jardinier & son Seigneur, Opera-Comique en un Acte, avec les Airs gravés & le Vaudeville . . . 1 liv. 4 f.
L'Huitre & les Plaideurs, ou *le Tribunal de la Chicane*, Opera-Comique en un Acte, mêlé de morceaux de Musique & de Vaudevilles. La Musique des Ariettes & du Vaudeville s'y trouve gravée. . . . . 18 fols.
Les Ariettes gravées . . . . 12 f.
On ne s'avise jamais de tout, Opera-Comique, avec Ariettes gravées & Vaudeville . . . 1 liv. 4 fols.

De M. ANSEAUME.

Mazet, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, ... 1 liv. 4 f.
L'Isle des Foux, Comédie en deux Actes, mêlé d'Ariettes, ... 1 liv. 4 f.

De M. QUETANT.

Le Marèchal ferrant, avec les Airs gravés. . . 1 l. 4 f.

De M. DELAUTEL.

Le Forgeron, Opera bouffon, Parodie du Maréchal. 1 l. 4 f.
Finfin & Lirette. . . . . 15 fols.

De M. TACONET.

Le Bouquet de Louison, ou *la Sérénade de Village*. . . . . 1 liv. 4 fols.
Le Juge d'Anieres. . . . . . 15 fols.
L'impromptu du jour de l'An. . . 15 fols.

Par l'Auteur ambulant.

Mémoire d'un Frivolite, en deux parties. . . 1 l. 4 f.

Le Chansonnier Français, ou Recueil de Chansons, Vaudevilles & autres Couplets choisis, avec les Airs notés à la fin de chaque Recueil, (in-12.)



LE ROI *ET* LE FERMIER.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Forêt ; des arbres plantés çà & là ſur le Theâtre, & ſans ordre.

RICHARD.

ARIETTE.

E ne ſçais à quoi me réſoudre,
Je ne ſçais où porter mes pas ;
Ce malheur eſt un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas ;

Par-tout où je fixe ma vuë,
En proye au chagrin qui me tue,
Je ſens que mon ame éperdue
Veut choiſir, & ne le peut pas.

Je ne ſçais à quoi me réſoudre,
Je ne ſçais où porter mes pas;
Ce malheur eſt un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Si j'allois.... non.... doute cruel!
Quoi douter?.... Je n'ai plus de doute,
Je ſens trop ce qu'il m'en coute.
Oui, je veux à l'inſtant.... O ciel!

Je ne ſçais à quoi me réſoudre,
Je ne ſçais où porter mes pas;
Ce malheur eſt un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

(Pendant la fin de cette Ariette, trois Gardes-chaſſe arrivent; ils portent des fuſils pour le Bois, à deux coups; ils ſont en habit uniforme, à l'exception de Richard qui a quelque choſe de diſtingué.)

SCENE II.

RICHARD *& les trois Gardes.*

RICHARD *brusquement.*

QUelle heure eſt-il ?

RUSTAUT.

Il eſt ſix heures.

RICHARD.

Le Roi eſt-il encore à la chaſſe ?

MIRAUT.

Je n'en ſçai rien.

RICHARD.

Ce n'eſt pas à toi à qui je parle, c'eſt à lui : pourquoi réponds-tu pour lui ?

MIRAUT.

Hé ! mais je n'ai pas.....

RICHARD.

Tais-toi, qu'on ne me mette, qu'on ne me mette morbleu pas en colére, je n'y ſuis déja que trop diſpoſé.

RUSTAUT.

Parbleu, tu es bien bruſque aujourd'hui.

RICHARD.

J'en ai ſujet; laiſſe-moi en repos. Toi, as-tu vû le Roi ?

RUSTAUT.

Non.

RICHARD.

Et toi ?

CHARLOT.

Non.

RICHARD.

Et toi, Miraut ?

MIRAUT.

Ouï; il eſt du côté de la montagne, ſur le grand chemin de Londres.

RICHARD.

Comment eſt-il mis ?

MIRAUT.

Je n'y ai pas pris garde.

RICHARD.

Du vivant de mon pere, chaſſoit-il ſouvent de ces côtés-ci ?

RUSTAUT.

Oui, quelquefois.

RICHARD.

Je voudrois bien le voir.

RUSTAUT.

C'eſt vrai, tu ne l'a pas encore vu ?

RICHARD.

Il chaſſe bien tard; le vent s'éleve du côté de Mansfield, il pourroit être pris par l'orage.

RUSTAUT.

Et par la nuit.

SCENE III.

Les Acteurs précédens. BETSY.

RICHARD.

ECoutez, vous autres.

BETSY.

Mon frere, mon frere.

RICHARD.

Que viens-tu faire ici? Vas-t-en.

BETSY, *en pleurant.*

Il ne m'a jamais traitée comme cela.

RICHARD.

Petite Sotte. Ecoutez, vous autres: les Braconniers se serviront de l'occasion de la chasse pour roder cette nuit dans la Forêt. Soyons fideles comme un Chef de meute, & durs comme ces chênes. Toi, Rustaut, tu iras à la Croix-Parée. Toi, Miraut, du côté de Darbi. Toi, Charlot, sur les Roches. S'il faut du secours, un coup de sifflet; vous les amenerez chez moi: liez-les, s'ils résistent.

SCENE IV.

RICHARD, RUSTAUT.

RUSTAUT.

A Qui diable en as-tu, toi qui est la gaieté même, toi qui as toujours le verre à la main, la chanson à la bouche, & la joie au front? Tu n'as parlé d'aujourd'hui que pour nous brusquer.

RICHARD.

J'en ai sujet.

RUSTAUT.

Comment, morbleu, sujet? Te voilà par la mort de ton pere, qui t'a fait étudier, qui t'a fait voyager, qui, Dieu merci, t'a fait élever comme un Milord: te voilà à la tête d'une bonne Ferme, te voilà Inspecteur des Chasses de la Forêt de Chéroud, te voilà aimé de la belle Jenny, prêt de l'épouser, que te faut-il donc? Etre Roi? Etre .....

RICHARD *lui serrant le bras.*

Ah! Rustaut, je voudrois que le plus scélérat de nos Milords fût pendu; ce seroit Lurewel.

RUSTAUT.

Qui? ce Milord qui demeure .....

RICHARD.

Ce Colifichet doré, qui de ses voyages n'a rapporté en Angleterre que des vices & des ridicules .... Ah! Jenny!

RUSTAUT.

Quoi ! Jenny ?

RICHARD.

Hé bien, Jenny, il l'a enlevée, séduite, trompée ; que sçais-je ? Que je suis malheureux ! je me vengerai.

RUSTAUT.

ARIETTE.

Ami, laisse-là la tendresse,
Elle ne donne que du chagrin ;
Une pinte de vin
Vaut mieux qu'une maîtresse.

Etre sans cesse à desirer,
A soupirer,
Craindre, trembler,
N'oser parler,
Au moindre mot
Faire le sot ;
Fi, fi, fi.
Ami,
Laisse-là la tendresse, &c.

RICHARD.

Finiras-tu ? Laisse-moi en repos : ai-je besoin de tes conseils ? Vas où je t'ai dit, morbleu.

RUSTAUT.

Diable, c'est sérieux.

SCENE V.

RICHARD.

ARIETTE.

D'Elle-même
Et ſans effort
Elle va chez ce Milord.
Dieux ! ſe peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor ?

Quoi ! ma Jenny ſi douce, ſi timide,
Quoi ! ma Jenny pourroit être perfide !
Non, je ne le croirai jamais....
Mais .... mais ....
D'elle-même
Et ſans effort ..
Elle va chez ce Milord.
Dieux ! ſe peut-il que je l'aime,
Se peut-il que je l'aime encor ?

Hier en me ſerrant la main,
Elle me dit : Richard, demain
Nous nous verrons au point du jour ;
Que n'en puis-je hâter le retour ?
Non, non, je ne croirai jamais....
Mais .... mais ....

D'elle-même

D'elle-même
Et ſans effort
Elle va chez ce Milord.
Dieux ! ſe peut-il que je l'aime ;
Se peut-il que je l'aime encor ?

(Pendant le cours de cette Ariette, Betſy paroît dans le fond du Théâtre avec Jenny.)

SCENE IV.

BETSY, RICHARD.

BETSY *avec timidité.*

MOn frere, mon frere ?

RICHARD.

Hé bien ! me laiſſeras-tu en repos ? que me veux-tu ?

BETSY *pleurant.*

Je venois pour vous dire que Jenny ....

RICHARD.

Hé bien, Jenny ? hé bien, Jenny ?

DUO.

BETSY.

Non, non, vous ne m'avez
jamais,
Jamais, jamais traitée ainſi,
hi, hi;
Ce n'eſt que pour vous que
je vais,
Que je viens, que j'accours
ici, hi, hi;
Encore devant vos Gardes
Vous me traitez, vous me
traitez ainſi.
Hé bien,
Jenny!
Hé bien,
Jenny!
Vous ſçaurez que Jenny....

Non, non, vous ne m'avez
jamais,
Jamais, jamais traitée ainſi,
hi, hi;
Ce n'eſt que pour vous que
je vais,
Que je viens, que j'accours
ici, hi, hi;
Non, non, vous ne m'avez
jamais,
Jamais, jamais traitée ainſi.

RICHARD.

Betſy, Betſy,
Faiſons la paix:
Betſy, Betſy,
Hé bien! que dis-tu de Jenny?
Tu prens garde à nos Gardes?
Tais-toi, Betſy, faiſons la
paix.
Enfin
Jenny,
Enfin
Jenny.
Je ſçaurai que Jenny...
Non, non, jamais, jamais
Betſy,
Je ne veux te parler ainſi.
Hé! mais finis;
Hé! pourquoi me dire, je
vais?
Oui, pour moi ſeul tu viens
ici.
Hé! mais finis.
Ah! qu'elle m'impatiente!
Ah! qu'elle me tourmente!
Non, non, jamais, jamais,
Betſy,
Je ne veux te parler ainſi.

(Pendant la fin de ce Duo, Jenny s'approche en héſitant.)

BETSY.

Hé bien, Jenny eſt revenue.

RICHARD.

Revenue?

BETSY.

Oui, & elle eſt là.

(Il fait un pas pour y aller. Betſy l'arrête.)

BETSY.

Ah ! mon frere, ah ! mon frere ! elle vous demande en grace que vous ne lui faſſiez aucun reproche, que vous ne l'ayez écoutée.

RICHARD.

Oui, oui, je le promets. Ah ! la voilà ! Quoi, perfide Jenny ! ....

SCENE VII.

RICHARD, BETSY, JENNY.

JENNY.

RIchard, eſt-ce là ta promeſſe ! Ecoute-moi.... Que j'ai de joie de te revoir !

RICHARD.

(Bruſquement.) *(Enſuite tendrement.)*
De joie ! De joie ! Puis-je la partager ?

JENNY.

Oui, ta mere eſt ſûre de mon innocence.

BETSY.

Oui, mon frere, ma mere l'a embraſſée.

RICHARD.

Laiſſe-nous, ma petite Betſy.

SCENE VIII.

RICHARD, JENNY.

JENNY.

J'Ai conduit mon troupeau le long des murs du château du Milord.....

RICHARD.

Ce matin, entre ſept & huit ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez paſſé le long de la ſauſſaye?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez traverſé le grand pré ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez.... Hé! Jenny, que ne me dites-vous tout ce que vous avez fait ?

JENNY.

Hé! Richard, tu ne m'en donnes pas le temps. J'ai conduit mon troupeau le long des murs du château du Milord.....

RICHARD.

Oui; & vous avez paſſé....

JENNY.

Tu vas encor répeter la même chose

RICHARD.

J'écoute.

JENNY.

Les gens du Milord ont détourné mon troupeau, & l'ont fait entrer dans les cours du Château. Un de ses domestiques est venu me dire à l'oreille : Allez redemander votre troupeau au Milord, sûrement il vous le fera rendre.

RICHARD.

Enfin.

JENNY.

J'y ai été.

RICHARD.

Le trouver ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Lui-même ?

JENNY.

Lui-même. On m'a fait passer dans une grande chambre, ensuite dans une autre, & de-là dans une troisiéme ; il étoit dans un petit cabinet où on m'a fait entrer, alors j'ai eu peur.

RICHARD.

Hé ! bien..... vous hésitez Jenny ? Jenny, n'oubliez aucune circonstance, je vous en prie.

JENNY.

ARIETTE.

Le Milord m'offre des richesses;
Le Milord me fait cent promesses,
Sur sa table il met un trésor,
De l'or, de l'or.

Puis il disoit : Jenny, Jenny, belle Jenny,
Je voudrois vous parler.
Non, Milord, non; sans vous parler,
Je veux m'en aller, je veux m'en aller.

Vous en aller? Je pleure. Il se rit de mes larmes.
La petite en a plus de charmes.
Puis il se met à mes genoux.
Ah! Milord, Milord, levez-vous!

Enfin il m'offre des richesses,
Il me fait encor cent promesses;
Il me montre encore ce trésor,
De l'or, de l'or.

Puis il reprit : Jenny, Jenny, belle Jenny,
Ne peut-on vous parler?
Mais enfin, las de supplier,
N'y venez pas? Je vais crier.
Non, Milord, non; sans vous parler,
Je veux m'en aller, je veux m'en aller.

RICHARD.

Quoi! Ces priéres, ces menaces, ces caresses, quoi! ces promesses, ces richesses.....

JENNY.

Ah! Richard, Richard! peux-tu le penſer?

ARIETTE.

Ce que je dis eſt la vérité même;
Tous les tréſors de l'Univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous ſont offerts.

Un bouquet qu'unit un brin d'herbe,
Donné par toi, toucheroit plus mon cœur.
Il ſeroit un don plus ſuperbe,
Il feroit plus mon bonheur.

Ce que je dis eſt la vérité même;
Tous les tréſors de l'Univers
N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous ſont offerts.

RICHARD.

Ah! Jenny; je n'ai pas de peine à te croire.

SCENE IX.

JENNY, BETSY, RICHARD.

BETSY.

AH! mon frere, ſi vous ne venez pas, il va pleuvoir comme tout.

RICHARD.

Vas devant, nous te ſuivons. Hé bien, Jenny!

SCENE X.

JENNY, RICHARD, & BETSY *qui fait un Bouquet dans le fond du Theâtre, ne reparoît ſur le devant qu'à la fin de la Scène.*

JENNY.

ENfin, il eſt entré un Domeſtique qui a dit au Milord que le Roi chaſſoit dans les environs : il eſt ſur le champ monté à cheval, m'a menacé de ſon retour, m'a remis entre les mains d'une femme : d'une femme !..... ah ! grands Dieux, il faut que les gens de condition ſoient bien riches pour payer de pareils ſervices. Quels propos ne m'a-t-elle pas tenus !

RICHARD.

Elle !

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Oh ciel !

JENNY.

Elle m'a enfermée dans un cabinet. A l'aide d'un rideau que j'ai détaché, je ſuis deſcendue dans les foſſés du château, je me ſuis ſauvée chez toi ; & ta mere nous y attend.

RICHARD.

Voilà ce que c'eſt auſſi, Jenny ; pourquoi reculer

culer notre mariage ? Si tu avois été ma femme, cela ne te feroit pas arrivé.

JENNY.

Mais, Richard, mon troupeau qui eft chez ce Milord.

RICHARD.

Qu'importe ?

JENNY.

Comment, qu'importe ? c'eft toute ma dot.

RICHARD.

Toi, une dot ! en as-tu befoin ?

JENNY.

Hé ! Richard, fans mon troupeau ta mere ne confentira jamais à notre mariage.

RICHARD.

Je la prierai tant.

JENNY.

Non, c'eft inutile, je veux r'avoir mon troupeau. Le Roi doit chaffer encore demain, j'irai fur fon paffage, je me jetterai à fes pieds, il m'écoutera ; il ne feroit pas Roi, s'il n'étoit pas jufte.

RICHARD.

Enfin je te revois.

DUO.

JENNY.

Ah ! Richard, ah ! mon cher ami.

RICHARD.

Ah ! Jenny, ma chere Jenny !

JENNY.

Ah ! que j'ai fouffert aujourd'hui !

RICHARD.

Ah ! que tu m'as coûté d'allarmes.

JENNY.

Ah ! que j'ai ſouffert aujourd'hui.

RICHARD.

Ah ! que tu m'as coûté de larmes.

Enſemble.

Jenny. Quel plaiſir de te voir ici ! }
Richard. Quel plaiſir de te voir ici ! }

JENNY.

Mais, Richard, vois-tu ce nuage ?
Entens-tu le bruit de l'orage ?

RICHARD.

Jenny ! qu'importe cet orage ?
Ce nuage n'eſt qu'un paſſage.

JENNY.

Je pleurois... Songe à mon effroi !

RICHARD.

Je ſouffrois ; j'étois hors de moi.

JENNY.

Il croit que je manque de foi.

RICHARD.

Pardonne un ſoupçon qui t'offenſe.

JENNY.

Il croit que je manque de foi.

RICHARD.

Je ne reſpirois que vengeance.

Enſemble.

Jenny. Quel malheur nous avoit ſurpris ! }
Richard. Quel bonheur nous a réunis ! }

JENNY.

Ces chênes battus par le vent
Semblent tomber à chaque inſtant.

RICHARD.

Aujourd'hui Richard furieux
Etoit bien plus agité qu'eux.

JENNY.

Et moi donc, je joignois les mains.

RICHARD.

Quels étoient nos cruels deſtins !

JENNY.

Je diſois : Quels ſont ſes chagrins

RICHARD.

De moi je n'étois plus le maître.

JENNY.

Je diſois : Quels ſont ſes chagrins !

RICHARD.

Oui, j'aurois été chez le traitre

Enſemble.

Rich. Me venger, te voir & mourir.
Jenny. Je te vois, pour moi quel plaiſir !

JENNY

Entens-tu les chiens, les chaſſeurs,
Les abois, les cris, les clameurs ?

RICHARD.

J'entends le galop des chevaux,
Le bruit des cors, & les échos.

JENNY.

Sans toi je crois que j'aurois peur :
Ce bruit donne quelque terreur.

RICHARD.

C'eſt le ſon qui du haut des monts
Répond juſqu'au fond des vallons.

JENNY.

Richard, la chasse se disperse;
Le bruit des cors, ah! comme il perce.

RICHARD.

J'entends; la chasse se disperse,
Le bruit des cors, tien comme il perce.

JENNY.

Mais, Richard, l'orage s'approche.

RICHARD.

Nous nous mettrons sous cette roche.

Ensemble.

Jenny. Ah! Richard, ah! mon cher ami!
Quel plaisir de te voir ici!
Richard. Ah! Jenny, ma chere Jenny!
Quel plaisir de te voir ici!
Betsy. Hé! vîte, cherchons un abri.

(Betsy vient les rejoindre. Richard veut prendre son chapeau, Betsy le lui donne, & l'embrasse; Richard veut embrasser Jenny qui le repousse; Betsy prend le fusil de son frere; ils sortent de la Scène; cependant la musique exprime le bruit de l'orage indiqué dans le Duo, ce qui fait l'entre-acte.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Il est supposé qu'il a été tiré un coup de fusil dans la forêt ; à l'instant même entrent Rustaut & Charlot : ils marchent en tatonnant avec leur fusil & en état de défense ; ils se joignent, ils se saisissent, & se disent tous deux en se prenant au collet :)

RUSTAUT, CHARLOT.

DUO.

RUSTAUT.

TU résistes, tu te défends ?

CHARLOT

A l'instant, si tu ne te rends....

RUSTAUT.

On a tiré, c'est toi, c'est toi.

CHARLOT,

On a tiré, c'eſt toi, c'eſt toi.

Enſemble.

Ruſtaut. Oui toi, toi, moi. }
Charlot. Oui toi, toi, moi. }

RUSTAUT.

Hé! mais c'eſt toi, Charlot?

CHARLOT.

Hé! mais c'eſt toi, Ruſtaut?

RUSTAUT.

On n'y voit pas, on n'y voit goûte.

CHARLOT.

Tâchons de reprendre la route.

RUSTAUT.

On a tiré; ce n'eſt pas toi?

CHARLOT.

Ce n'eſt pas moi; ce n'eſt pas toi?

Enſemble.

Ruſtaut. Le drole n'eſt pas loin d'ici. }
Charlot. Le drole n'eſt pas loin d'ici. }

RUSTAUT.

Sçais-tu bien qu'on dit que le Roi
S'eſt égaré dans ce bois-ci?

CHARLOT.

Tant pis. Sçais-tu bien que l'on dit
Que Richard a trouvé Jenny ?

RUSTAUT.

Tant mieux. Tiens, prenons par ici.

CHARLOT.

Tiens, Ruſtaut, prenons par ici.

SCENE II.

LE ROI, *l'épée à la main, elle eſt dans le fourreau.* (*Il eſt en botines.*)

ARIETTE.

JE me ſuis égaré ſans doute ?
Quelle nuit ! quelle obſcurité !
Perſonne en ce bois écarté
Ne peut m'enſeigner une route ?
Quelle nuit ! quelle obſcurité !

Hélas ! dans cette inquiétude
Que me ſervent la Royauté,
Et le Trône & la Majeſté ?
La Majeſté.
Je me meurs de fatigue en cette extrémité,
Et je tombe de laſſitude.

Arrêtons un inſtant... recueillons mes eſprits...
Où vais-je?... où ſuis-je?... rien n'annonce
Par où je puis ſortir de la peine où je ſuis:
Plus je marche, & plus je m'enfonce
Dans l'épaiſſeur de ces taillis.

Encor, ſi je voyois quelque foible lumiere
Qui m'indiquât le plus humble réduit
Où je puiſſe paſſer la nuit?

Moi Souverain de l'Angleterre,
Moi qui de mes Palais ai ſurchargé la terre,
Aurois-je jamais cru que je ſerois réduit
A deſirer une chaumiere,
A deſirer le plus humble réduit?

AIR.

Dans les combats le bruit des armes,
Le canon, la fureur, les cris des combattans,
Loin de m'inſpirer des alarmes,
Portent la flamme dans mes ſens.

Et ce triſte & profond ſilence,
La vaſte horreur de ces forêts
Semblent m'accuſer d'imprudence,
Et de mon cœur troubler la paix.

Dans les combats le bruit des armes,
Le canon, la fureur, les cris des combattans,
Loin de m'inſpirer des alarmes,
Portent la flamme dans mes ſens.

SCENE III.

LE ROI, RICHARD.

RICHARD.

J'Ai entendu quelqu'un.

LE ROI.

J'entens parler.

RICHARD.

Qui va là ?

LE ROI.

Moi.

RICHARD.

Qui vous ?

LE ROI *fiérement.*

Moi, vous dis-je.

RICHARD.

Qui moi, moi ? Vous ne vous appellez pas Moi peut-être ? D'où venez-vous ? où allez-vous ? qui êtes-vous ?

LE ROI.

Je vous assure que voilà des questions ausquelles je ne suis pas fait. Qui êtes-vous vous-même ?

RICHARD.

Comment, qui je ſuis? c'eſt moi qui vous interroge.

LE ROI.

Répondez-moi. Qui êtes-vous?

RICHARD.

Apprenez que je ſuis Inſpecteur des Gardes de la forêt, & que c'eſt de l'autorité du Roi.

LE ROI.

Je dois la reſpecter. Hé bien! je vous dirai l'ami....

RICHARD.

Oh! l'ami, l'ami; je ne veux point d'ami que je ne le connoiſſe; c'eſt comme ce Milord Lurewel.

LE ROI.

Répondez-moi. Vous êtes Inſpecteur des Gardes de la forêt?

RICHARD.

Oui.

LE ROI.

Et moi je ſuis.... de la ſuite du Roi.

RICHARD.

Je m'en ſuis douté à votre mot d'ami.... ces courtiſans.... ce n'eſt pas que je ſois fâché; mais ſi vous êtes de la ſuite du Roi, où eſt votre cheval?

LE ROI.

Je l'ai laissé mort à quelques pas d'ici.

RICHARD.

Cela pourroit bien être ; j'en ai trouvé un ici près. Vous êtes en botte ; & que tenez-vous-là ?

LE ROI.

C'est mon épée sur laquelle je suis tombé, & qui me paroît faussée.

RICHARD.

Hé ! où comptez-vous aller comme cela ?

LE ROI.

Mais ! je vous prierai de me conduire à Chéroud.

RICHARD.

Moi ! cette nuit, du temps qu'il a fait, à trois grandes mortelles lieues dans les sables, aux risques de nous casser le cou le long des roches de Viray ! Tenez, je vous crois honnête homme malgré votre mot d'ami.

LE ROI.

Vous me faites bien de la grace.

RICHARD.

Mais il y a bien des gens à qui ce seroit la faire.... Je ne dis pas cela pour vous. Enfin j'ai ma Ferme à un quart de lieue d'ici ; je n'ai pas mangé de la journée, parce que j'ai eu du chagrin ; vous avez peut-être faim aussi : acceptez un mauvais souper donné de bon cœur. (*Pendant ce temps-là Lurewel & un Lord passent dans le fond du Théâtre en tatonnnant ; le Lord crie : Lurewel ?*) J'ai entendu . . . . non . . . . Enfin pendant que nous

ſouperons, on vous cherchera un cheval; & ſi vous ne voulez pas attendre le jour, Ruſtaut, Ruſtaut qui eſt un de nos Gardes, vous mettra dans la route.

LE ROY.

Vous ne me conduiriez donc pas vous-même?

RICHARD.

Oh! quand ce ſeroit le Roi, je ne le pourrois pas.

LE ROI.

En ce cas je n'ai rien à dire.

RICHARD.

La raiſon eſt bien ſimple. Il y a un tas de coquins qui rodent pour tuer des biches, je ne peux pas quitter mon poſte; & Jenny m'attend.

LE ROI.

Et comment vous appellez-vous?

RICHARD.

Richard, pour vous ſervir.

LE ROI.

Hé bien! Monſieur Richard....

RICHARD.

Oh! point de Monſieur.

LE ROI.

Hé bien! Richard, j'accepte votre ſouper avec plaiſir.

RICHARD.

Bon cela. Prenons par ici. Tenez, voilà mon bâton, il vous aidera à marcher dans les ſables; donnez-moi votre épée qui peut vous faire tomber.

LE ROI, *à part.*

Allons donc ſous la conduite de mon Connetable.

RICHARD.

Sçavez-vous ſi le Roi chaſſera encore demain ?

LE ROI.

Non certainement.

RICHARD.

Tant pis.

LE ROI.

Pourquoi ?

SCENE IV.

LUREWEL, UN COURTISAN.

LE COURTISAN.

LUrewel, Lurewel, où es-tu ?

LUREWEL.

Me voilà.

LE COURTISAN.

Donne-moi la main, & ne nous quittons pas.

LUREWEL.

Ma foi, mon cher ami, tu es l'homme de la Cour avec lequel j'aime le mieux être égaré, puisqu'il falloit l'être.

LE COURTISAN.

Vraiment.

LUREWEL.

Ah! d'honneur.... Diable ſoit de la racine, je me ſuis eſtropié. Ma foi, arrêtons ici un inſtant.

LE COURTISAN.

Je ſuis excedé.

LUREWEL.

Voilà une ſotte chaſſe.

LE COURTISAN.

Auſſi le Roi l'a voulu.

LUREWEL.

Le Roi eſt certainement auſſi embarraſſé que nous.

LE COURTISAN.

Moi, qui comptais jouer ce ſoir.

LUREWEL.

Et moi, la plus jolie petite fille du monde, la charmante Jenny!.... Tu ne connois pas cela?

LE COURTISAN.

D'où veux-tu que je la connoiſſe?

LUREWEL.

Je l'ai fait enlever.

LE COURTISAN.

Enlever!

LUREWEL.

Oui, c'eſt le plus court. Elle fait la ſotte, mais je l'ai laiſſée en de bonnes mains.

LE COURTISAN *tousse.*

Hum.

LUREWEL.

Hum. As-tu entendu ?

LE COURTISAN.

Quoi !

LUREWEL.

Quelqu'un.

LE COURTISAN.

C'est comme la voix du Roi ?

LUREWEL.

Je croirois qu'oui.

LE COURTISAN.

Oui.

DUO.

<table>
<tr><th>LUREWEL.</th><th>LE COURTISAN.</th></tr>
<tr><td>Ah ! grands Dieux ! n'est-ce pas le Roi ?
Je tremble pour Sa Majesté ,
Errer dans cette obscurité.
Ce n'est que pour le Roi
Que j'ai de l'effroi.
Chut.
Mais non, tout est en paix.
Mais non, tout est en paix.
Ce n'est personne, je me trompais,
Tout est en paix.</td><td>Ah ciel ! Ah si c'étoit le Roi !
Le Roi pourroit s'être écarté.
Errer dans cette obscurité.
Ce n'est que pour le Roi
Que j'ai de l'effroi.
Chut.
Mais non, tout est en paix.
Mais non, tout est en paix ;
Ce n'est personne , je me trompais ,
Tout est en paix.</td></tr>
</table>

LUREWEL.

Cette petite fille fait des façons.

LE COURTISAN.

Avec toi?

LUREWEL.

Ah! elle n'eſt chez moi que de ce matin; & je ſçais qu'elle aime un certain Richard....

LE COURTISAN.

Ah! ſi elle a le cœur prévenu....

LUREWEL.

Prévenu! ah ah, prévenu eſt admirable au poſſible! Ne ſuis-je pas le maître de ce que j'ai ſous la clef; & enfin.... lorſque.... de certaines.... circonſtances..... & je crois que....

LE COURTISAN.

Je ne connois pas de mortel plus heureux que toi; tu as des bonnes fortunes charmantes.

LUREWEL.

Tien, mon cher ami.

ARIETTE.

Un fin chaſſeur qui ſuit à pas de loup
La perdrix qui trotte & ſautille,
Un fin chaſſeur à l'inſtant qu'il dit: Pille,
N'eſt jamais ſi ſûr de ſon coup,
Que moi quand je guette une fille
Gentille.

Si mon ardeur
A ſa pudeur
Donne des aîles,
Tant mieux,
Je la ſuis des yeux.

Toutes les Belles
N'ont que le premier vol devant moi.
Où je les trouve,
Leur cœur éprouve
Que je doi
Leur donner la loi.

Un fin chaſſeur, &c.

LE COURTISAN.

Oh! pour ce coup-ci, j'entens du bruit.

LUREWEL.

Et moi auſſi.

LE COURTISAN.

Il ne nous manque que des voleurs. *Serois-tu brave?*

LUREWEL.

Sans doute. Paix. Ecoute.

SCENE

RUSTAUT, CHARLOT,

QUATUOR.

RUSTAUT.	CHARLOT.
Avance, ſuis-moi, Charlot,	Oui, je te ſuis,
Mets tes armes en état.	C'eſt en état.
Sont-elles en état?	
Prends garde à toi.	
Avance un pas après moi,	Vas, je te ſuis,
Et ſur-tout prends garde à toi,	Je ſuis à toi.
Oui, prends garde à toi:	
Allons tout en enfonçant,	Moi le premier
Et contre eux en appuyant,	Par ce ſentier.
Ferme en appuyant;	
Suis-moi, ſuis-moi.	En les ſerrant.
S'ils coupent par ce ſentier,	
Avance-toi le premier;	
Oui toi le premier	
Par ce ſentier.	Nous les tenons.
Nous les prenons.	
Nous les tenons.	
Alte-là, reſte-là, qui va là?	Alte-là, &c.
Il faut, il faut nous contenter;	
Craignez les coups,	
Ou ſuivez-nous.	Ou ſuivez-nous.

CINQUIEME.

LE COURTISAN, LUREWEL.

QUATUOR.

LE COURTISAN.	LUREWEL.
Oui, je crois, j'entends du bruit;	J'entens du bruit,
Au diable ſoit de la nuit,	Oui c'eſt du bruit.
J'entends du bruit.	
Ici reſtons un moment,	
J'entrevois un mouvement	Un mouvement
Certainement.	Certainement.
Les vois-tu? Moi je les voi;	
Ils ſont armés, je les voi;	Tiens, je les vois,
Défendons-nous,	Défendons-nous.
Ils ſemblent venir à moi;	
Ils ſont à nous. Avançons,	Marchons, marchons;
Marchons, marchons.	Allons, frappons.
Alte-là, reſte-là, qui va là?	Alte-là, &c.
Parlez, parlez ſans inſiſter;	
Que faut-il pour vous contenter?	
Craignez les coups,	
Ou laiſſez-nous.	Ou laiſſez-nous.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une Ferme ; un petit eſcalier dans le fond ; une porte dans le haut, ouvrante & fermante ; une autre ſur un des côtés du Théâtre ouvrante & fermante, & laiſſant voir l'intérieur d'une chambre.

LA MERE *de Richard*, BETSY, JENNY.

LA MERE *dans la couliſſe.*

Betſy ?

BETSY *du haut de l'eſcalier dans le fond du théâtre, & fermant la porte de la chambre d'où elle ſort.*

Plaît-il ma mere ?

LA MERE.

On frappe.

BETSY.

On y va.

(*Betſy y va. La mere entre ſur le théâtre par cette porte qui eſt ſur un des côtés ; elle entre avec Jenny.*)

LA MERE.

Hé bien ! qui eſt-ce ?

BETSY

Perſonne.

LA MERE.

Vous voyez-bien, Jenny ..... Betſy, venez ici ; qu'eſt-ce que vous faites là-haut ? Donnez-moi mon rouët ..... Vous voyez bien, Jenny, qu'il faut ſe méfier de tout le monde.

JENNY.

Oui, ma tante.

LA MERE.

Betſy, voulez-vous prendre votre devidoir ? Jenny, je vous ai élevée comme ma fille ; & vous allez l'être, puiſque vous allez épouſer Richard.

(*Pendant ce temps, Betſy va chercher le rouët, approche des chaiſes, prend ſon devidoir, & trémouſſe.*)

JENNY.

Il revient bien tard ce ſoir.

LA MERE.

C'eſt vrai, cela m'inquiéte ..... Mais comment pourra-t-on r'avoir votre troupeau de d'chez ce Milord ?

JENNY.

Les chemins doivent être bien mauvais de cet orage-ci?

LA MERE.

Cela pourroit retarder votre mariage.

JENNY.

Sçavez-vous s'il a emporté ſa lanterne?

LA MERE.

Betſy, ſçavez-vous ſi votre frere a emporté ſa lanterne?

BETSY.

Non, ma mere.

JENNY.

Il n'en fait jamais d'autre.

LA MERE.

C'eſt tout votre bien que ce troupeau.

JENNY.

C'eſt vrai.

BETSY *s'aſſied, travaille & chante.*

(Betſy eſt à l'ouvrage; cependant la mere s'aſſied, prend ſon rouët; Jenny coud une piéce de ſon trouſſeau, ou fait de la dentelle : elle s'aſſied en face de la porte par où Richard doit venir, elle y regarde toutes les fois qu'elle leve la tête, & ſoupire. Betſy bouſille, s'amuſe avec ſon tablier, & ſe remet à l'ouvrage lorſque ſa mere la regarde. La mere mouille ſon chanvre, le tire avec ſes dents aux repriſes de l'air.)

* TRIO.

BETSY.

Lorſque j'ai mon tablier blanc,
Et mes ſouliers d'un verd galant,
Un bouquet dans ma collerette,
Gay, tourlourette;
Le petit Colas ſuit mes pas,
Et puis nous allons tout là bas
Jouer à la cligne-muſette
Sous la coudrette.

JENNY.

Quand la Bergere attend l'Amant,
L'Amant qui cauſe ſon tourment;
Rêveuſe, attentive, inquiéte,
Sans ceſſe elle le guette.

Mais ſitôt qu'elle entend ſes pas,
Elle eſt contente, & ne dit pas,
Et ne dit pas ce qu'en cachette
Son petit cœur ſouhaitte.

LA MERE.

Hélas! hélas! que je me vois trompée?
Mais le méchant tira ſa claire épée,
Et lui donna deux grands coups dans les flancs.
Prenez pitié de mes pauvres enfans.

** Ces trois Airs chantés ſéparément, ſe joignent, & forment un Trio.*

JENNY.

JENNY.

Ah, le voilà !

(Elle apperçoit Richard, jette son ouvrage par terre, court à lui, revient honteuse, & dit :

Il est avec un Monsieur.

BETSY *qui s'est levée presque en même temps que Jenny.*

Ah ! ma mere, un Monsieur !

(La mere se leve ensuite, Jenny ramasse son ouvrage, range sa chaise, & Betsy aussi.)

SCENE II.

LE ROY, RICHARD, BETSY, JENNY, LA MERE.

RICHARD.

Bon soir ma mere, bon soir Jenny.

JENNY.

Vous avez bien tardé, Richard ?

LA MERE.

J'ai cru que tu ne viendrois pas.

RICHARD.

J'ai battu le Bois : j'ai trouvé Monsieur. Allons, ma mere, vîte le couvert. Donne un siége, toi.

Du jambon, une ſalade, tout ce que nous avons; vous ne ferez pas grande chere; commençons par boire un coup. Tiens, Betſy, porte cela, (*Il lui donne ſes piſtolets*,) & va tout de ſuite à la cave, & ne te caſſe pas le cou comme hier. Voulez-vous que je vous tire vos bottes ?

SCENE III.

LE ROY, RICHARD, JENNY.

LE ROY.

NOn, je vais remonter à cheval.

RICHARD.

Ah ! c'eſt vrai. A propos, Ruſtaut n'eſt pas revenu ?

JENNY.

Non.

RICHARD.

Quoi te voilà ! Monſieur, voilà ma future que je vous préſente.

LE ROY.

Elle eſt gentille.

RICHARD.

Ah ! Monſieur, que nous avons eu de chagrin ; ce méchant Milord.... Vous le connoiſſez, dites-vous ?

LE ROY.

Oui, il étoit de ma ſuite ; nous étions enſemble.

RICHARD.

Et vous nous faites eſperer que ce troupeau... ?

LE ROY.

Oui, je ..... Je ferai enſorte qu'on vous rende juſtice.

RICHARD.

Ah ! c'eſt bon, voilà de la biére ; vîte des verres. Ah ! j'ai là bas une vieille bouteille de vin, mais c'eſt pour après celle-ci.

SCENE IV.

RICHARD, LE ROY, JENNY, LA MERE.

LA MERE.

ARIETTE.

MOnſieur, Monſieur,
Sauf vot' reſpect, faites-nous l'honneur ;
Voilà q'c'eſt prêt,
C'eſt ſans apprêt.
Si l'on étoit ... mais l'on n'eſt pas... .
Nous n'avons pas
Un bon repas ;
Dame, on n'eſt pas,

Monſieur, Monſieur,
Sauf vot' reſpect, faites-nous l'honneur;
Voilà q'c'eſt prêt,
C'eſt ſans apprêt.

RICHARD.

Hé! ma mere, avec vos compliments....

LA MERE.

Hé! mon fils, pour qui ce Monſieur nous prendroit-il?

RICHARD.

Allons, Monſieur, paſſons là-dedans; donnez-moi le bras, que vous ne tombiez. Ma mere, vous ne venez pas?

LA MERE.

Nous avons ſoupé.

RICHARD.

Et vous, Jenny?

JENNY.

Je ſouperai après.

SCENE V.

BETSY, JENNY, LA MERE.

BETSY.

Ah ! ma mere, qu'il a de belles manchettes ! Je l'aime bien ce Monsieur là.

TRIO.

JENNY.	LA MERE.	BETSY.
Ah ! ma tante ,	Hé ! oui contente,	
ah! ma tante !	Hé ! oui ma tan-	
Ah ! que je serois	te.	
contente !	Ah! son crédit,	
Si mon troupeau,	Il vous l'a dit.	
par son crédit	Bon, un Milord	
Peut revenir ;	est si puissant ;	
Car il l'a dit.	Ces Seigneurs ont	
	tant de crédit.	Ce Monsieur rit,
	Aussi pourquoi,	Mon frere chante.
Richard le sçait ;	près du Château,	
Je l'ignorois.	Aller conduire ce	
Dans ce Château	troupeau ?	
Ils ont fait entrer	Sur ce coteau,	
mon troupeau,	Près du hameau	Ils boivent.
	Le paturage est	Mon frere chante.
	bel & beau.	
Moi, j'espere,	Bon, j'espere.....	
moi, j'espere	J'en désespere ;	
Qu'il pourra nous	On pense ainsi	
satisfaire.	Que son ami ;	
Peut - être aussi	Discours de Cours,	Ce Monsieur rit,
sont-ils amis ?	Nageons tou-	Mon frere chante.
Enfin, pourquoi	jours.	
l'a-t-il promis?	Tout prometteur	
	Est un menteur,	

(Betsy va de temps en temps regarder à la porte de la chambre où est le Roi.)

SCENE VI.

JENNY, BETSY, LA MERE, RICHARD.

RICHARD.

VIte, ma mere, allez tenir compagnie à ce Monſieur; je m'en vais à la cave.

SCENE VII.

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

MA foi c'eſt un honnête homme, ſans moi il ſe ſeroit tué à cette fondriére, je l'ai retenu par ſon habit; j'en ai encore mal aux bras.

JENNY.

Crois-tu qu'il ait aſſez de crédit .....

RICHARD.

Ma foi, oui, oui.

JENNY.

Mais ſi le Milord..... (*Ici Richard fait un mouvement comme pour s'en aller.*) On n'a pas le temps de ſe dire un mot.

RICHARD.

C'eſt vrai.

JENNY.

Veux-tu que j'aille à la cave ?

RICHARD.

Avec moi ?

JENNY.

Oh ! non.

SCENE VIII.

BETSY, JENNY.

BETSY.

AH ! Jenny ; voyez ce que ce Monſieur vient de me donner !

JENNY.

Comment ! ce ſont des piéces d'or. Hé ! comment peut-il vous avoir donné tout cela ?

BETSY.

ARIETTE.

Il regardoit
Mon bouquet;
Sans doute il le desiroit;
Je l'ai pris
Et je l'ai mis
A son habit;
Il rit, il rit, il rit, il rit.
Et de sa grâce, voilà
Qu'il me présente cela.
Je le prend,
Et l'embrasse à l'instant.
Pan,
Maman
Me détache un bon soufflet
Net,
Et j'eus sur le bec
Un bon coup sec.
Pourquoi frapper cet enfant,
Dit ce Monsieur, en grondant?
Ce baiser
Pouvoit-il jamais m'offenser?
Comme j'étois là pleurante *
Il tire encor de l'argent,
En disant:
Approchez, bel enfant,
Tenez, prenez;
J'approche, & je le prends
Pour faire endéver maman.

---

* *Je me suis permis cette rime, parce que l'air fait rimer à l'oreille.*

JENNY.

JENNY.

Pour faire endéver votre maman ! Mais, Betſy, c'eſt fort mal.

BETSY.

Pourquoi m'a-t-elle donnée un ſouflet ? devant ce Monſieur encore.

JENNY.

Hé ! pourquoi embraſſez-vous les hommes ? une grande fille de votre âge, une fille de quatorze ans ! c'eſt honteux.

BETSY.

Jenny, auroit-on des moutons avec cela ?

JENNY.

Oui.

BETSY.

Hé bien ! Jenny, achetez un troupeau, je vous le donne.

(*Elle jette les piéces partie dans la main, partie à terre.*)

JENNY *les ramaſſant.*

Betſy, Betſy, cette petite folle, elle pourroit bien les perdre.

SCENE IX.

RICHARD, JENNY.

DUO.

JENNY.
Un inſtant,
RICHARD.
Il m'attend.
JENNY.
Un inſtant,
RICHARD.
Il m'attend.

JENNY.	RICHARD.
Ah ! reviens ;	Je reviens,
Je te vois, ah ! quel bien.	Je te vois, ah ! quel bien.

RICHARD *une bouteille à la main.*
Il ſemble
Que tout ſe raſſemble
Pour nous donner quelque chagrin.
Un inſtant ; depuis de matin
Eſt-il poſſible d'être enſemble ?

JENNY.	RICHARD.
Un moment	Il m'attend ;
Seulement,	Quel tourment !
Un moment	Il m'attend ;
Seulement.	Quel tourment !
Ah ! reviens,	Je reviens,
Je te vois, ah ! quel bien !	Je te vois, ah ! quel bien !

RICHARD.
Un baiſer.
JENNY.
Un baiſer ! Non, vas t'en.
RICHARD.
Un baiſer,
JENNY.
On m'attend.

SCENE X.

LE ROY, RICHARD, JENNY.

LE ROY.

QUoi ! Richard, vous me laiſſez ſeul ? Ah ! je ne m'étonne pas.

RICHARD.

Je vous demande pardon ; mais quand je ſuis avec elle, j'oublierois l'Univers. Rentrons.

LE ROY.

Non, je reſte ici. (*Il s'aſſied.*)

RICHARD.

Des verres, des verres. Cette bouteille-là ſera meilleure que l'autre ; c'eſt une derniere, mais je ne penſe guére la boire en meilleure compagnie. (*Richard débouche la bouteille, verſe dans un verre qui eſt ſur une aſſiette que tient Betſy, qui regarde en l'air, & penſe répandre.*) Allons, Jenny, il faut boire à la ſanté de Monſieur. Vas-tu répandre, toi ? laiſſe-çà là.

JENNY.

Vous ſçavez que je ne bois pas de vin.

RICHARD.

Il y a bien d'autre choſe à quoi il faut s'habituer. Etes-vous toujours obligé d'être à la Cour ?

LE ROY.

Oui.

RICHARD.

Toujours, toujours ?

LE ROI.

Oui, toujours.

RICHARD.

Toujours : mais vous devez vous ennuyer !

LE ROI.

Pourquoi ?

RICHARD.

Ma foi, que ſçais-je ? C'eſt qu'on s'ennuye aiſément de ce qu'on eſt obligé de faire. Il eſt vrai qu'on dit que le Roi eſt bon, & qu'il y a du plaiſir à le ſervir.

LE ROI.

Oui certainement il eſt bon.

RICHARD.

Buvons à ſa ſanté.

(Richard choque avec le Roi, & fait un petit clin d'œil à Jenny.)

LE ROY.

Ah ! je le veux bien. A la ſanté du Roi.

JENNY.

Holà donc. A votre ſanté, Monſieur.

LE ROI.

Je vous remercie.

RICHARD *en repouſſant ſon verre.*

Je ne conçois pas moi comment un Roi peu être bon.

LE ROI.

Pourquoi donc ?

RICHARD.

C'eſt qu'il y a des gens qui ont quelquefois intérêt qu'il ne le ſoit pas.

LE ROI.

Votre réflexion .... m'étonne. Mais à la Cour il y a d'honnêtes gens ....

RICHARD.

Vous, par exemple ; mais il y a auſſi des Milords Lurewel. Sçavez-vous, Monſieur, que pour connoître la vérité, il faut aller au-devant d'elle, & qu'un Roi ne peut guére faire le premier pas ?

LE ROI.

Soyez perſuadé, Richard, qu'un Roi qui ſçait aimer, a des amis fidéles, & des Miniſtres ſûrs.

RICHARD.

Cela doit être. Mais. . . . .

LE ROI.

Mais, Richard, vous me ſurprenez toujours ; qui peut vous en avoir tant appris ?

RICHARD.

Vraiement, c'eſt une de vos idées à la Cour de croire qu'on ne penſe que là ; & je parie que c'eſt la vôtre.

LE ROI.

Vous n'avez pas deſſein de me flatter.

RICHARD.

Moi, Monſieur ! je ne flatte que ceux que je mépriſe.

LE ROI.

Il ſeroit bien terrible.... Je ſerois bien fâché, Richard, que tout le monde penſât comme vous.

RICHARD.

Hé ! pourquoi donc, Monſieur ?

LE ROI.

Mais vous n'avez pas répondu à ma queſtion ; qui peut vous en avoir tant appris ?

RICHARD.

Ma foi j'ai un peu couru, j'ai vû. Tenez, nous parlions d'un Roi ; j'ai vû ce qu'un Roi n'eſt pas toujours à portée de voir.

LE ROI.

Quoi ?

RICHARD.

Des hommes.

SCENE XI.

LE ROI, RICHARD, JENNY, BETSY, LA MERE.

LA MERE.

BUrez-vous encore ?

RICHARD.

Ah ! ma mere, laiſſez tout ça.

LA MERE.

Parle-lui donc encore de ce troupeau.

LE ROY *à Jenny.*

Comment vous appellez-vous ?

JENNY.

Jenny, Monſieur.

LE ROI.

Hé bien ! Jenny, êtes-vous contente de vous marier ?

JENNY.

Oui, Monſieur ; mais vous pourriez ajoûter quelque choſe à notre contentement.

LE ROI.

Dites ; ſi je le puis, je le ferai.

JENNY.

Ce ſeroit de venir à notre noce.

RICHARD.

Parbleu elle a raiſon ; faites-nous ce plaiſir là, ça nous conſolera de ce troupeau : car ce Milord eſt trop puiſſant.

LE ROI.

Mais, belle Jenny, pouvez-vous eſpérer de vivre heureuſe dans un lieu auſſi ſauvage que celui-ci me le paroît ?

JENNY.

Avec Richard, Monſieur ?

LE ROI.

N'aimeriez-vous pas mieux être à Londres, dans une grande Ville, j'entends avec lui ?

LA MERE.

Ah, Monſieur ! lorſque feu mon pauvre homme vivoit....

RICHARD.

Hé, ma mere ! laiſſez-la parler.

LA MERE *à Betſy.*

Où avez-vous mis l'argent que ce Monſieur vous a donné ?

JENNY.

Je crois, Monſieur, que pour vivre heureux, le bruit de la Ville eſt moins propre que le calme de la Campagne.

RICHARD.

Jenny, chantez à Monſieur cette chanſon.... ah ! c'eſt qu'elle chante !.... Vous allez l'entendre.

JENNY.

Laquelle ?

RICHARD.

RICHARD.

Cette chanſon ſur le Bonheur.

JENNY.

Ah !

LE ROI.

Hé ! votre Garde....

RICHARD.

Il ne peut pas tarder.

LA MERE.

Tu me payeras ça. Va, je le dirai à ton frere.

SCENE XII.

LE ROI, JENNY, RICHARD.

RICHARD.

ALlons, Jenny, chantez, ne ſoyez pas honteuſe.

JENNY *prélude l'air qu'elle veut chanter.*

RICHARD.

Ce n'eſt pas celle-là.

JENNY.

Laquelle donc ?

RICHARD.

Ah ! dites toujours ; vous aimez celle-là.

JENNY.

ROMANCE.

Que le ſoleil dans la plaine
Brûle troupeaux & Bergers,
Qu'une tempête ſoudaine
Vienne inonder nos vergers ;
Près de l'objet qui nous enchaîne ;
Et qui nous lie à ſon deſir,
Rien n'eſt peine,
Tout eſt plaiſir.

Que le cours de la ſemaine
Nous raviſſe le repos,
Qu'une ſaiſon incertaine
Augmente encor nos travaux ;

Près de l'objet, &c.

Que la brûlante jeuneſſe
Enflamme, & trouble nos ſens,
Que la tremblante vieilleſſe
Rende nos pas languiſſans ;

Près de l'objet, &c.

LE ROI.

Fort bien, Jenny.

RICHARD.

Ce n'eſt pas celle-là que je voulois dire, c'eſt celle ſur le Bonheur.

JENNY

Hé bien ! dites, vous la ſçavez.

RICHARD.

Soit.

ARIETTE.

Ce n'eſt qu'ici,
Oui,
Ce n'eſt qu'au Village
Que le bonheur a fixé ſon ſéjour.
Loin de la Ville, loin de la Cour,
C'eſt à l'ombrage
D'un verd feuillage
Qu'on trouve enſemble & la paix & l'amour.

Lorſque le Ciel lance ſes traits
Sur nos têtes profanes,
Sa foudre frappe les Palais,
Elle reſpecte les Cabanes.

Ce n'eſt qu'ici,
Oui,
Ce n'eſt qu'au Village
Que le bonheur a fixé ſon ſéjour.

LE ROI.

Richard, votre chanſon eſt fort bien; mais elle n'eſt pas tout-à-fait juſte.

RICHARD.

En quoi donc?

LE ROI.

Le tonnerre ne tombe ſur les Palais, que parce qu'ils ſont plus élevés que les Cabanes.

RICHARD.

C'eſt vrai, mais ce n'eſt pas moi qui ai fait la chanſon ; n'importe, le bonheur n'en eſt pas moins ici. Mais vous, Monſieur, faites-nous le plaiſir de nous chanter quelque choſe ſur le bonheur de la Cour.

LE ROI.

J'entends ſouvent chanter, mais je ne chânte point.

JENNY.

Ah ! Monſieur, quelques chanſons de la Cour.

LE ROI.

Je vous aſſure qu'on ne m'a jamais prié de chanter.

RICHARD.

Hé bien, nous vous en prions.

JENNY.

Ah ! Monſieur.

LE ROI.

Je le veux bien, pour la ſingularité du fait.

JENNY.

Ah ! écoute, Richard.

LE ROI.

Je vais vous dire un Fragment d'Opéra que j'ai vu repréſenter. Vous ſçavez ce que c'eſt qu'un Opéra ?

RICHARD.

Oui, Monſieur ; j'y ai été ſouvent, & je l'ai expliqué à Jenny.

LE ROI.

Un jeune Prince deſtiné au Thrône, demande par quel moyen un Roi peut parvenir au plus haut dégré du bonheur ? Voici la réponſe de ſon Gouverneur ?

ARIETTE.

Le bonheur eſt de le répandre,
De le verſer ſur les humains,
De faire éclore de vos mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

Eſt-il une félicité
Comparable à la volupté
D'un Souverain qui peut ſe dire :
Tout ce que le ciel m'a ſoumis,
Tous les Sujets de mon Empire
Sont mes enfans, ſont mes amis ?

Ah ! quel plaiſir, quel plaiſir de lire
Dans les yeux d'un Peuple attendri
Tout ce qu'inſpire
La préſence d'un Roi chéri !

Le bonheur eſt de le répandre,
De le verſer ſur les humains,
De faire éclore de mes mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

RICHARD.

Ah ! Monſieur, ſans le reſpect que je me ſens pour vous, que je vous embraſſerois de bon cœur ! Monſieur le Gouverneur de ce Prince-là ne lui vole pas ſes gages.

SCENE XIII.

BETSY *sortie dehors, rentre en courant*, & LA MERE *ensuite*, LE ROY, RICHARD, JENNY.

BETSY.

AH! mon frere, voilà Rustaut qui améne des voleurs.

SCENE XIV.

LUREWEL, UN COURTISAN, *les Gardes*, LE ROY, (*il est assis, Richard, la Mere & Betsy empêchent qu'on ne le voye.*) RICHARD, BETSY, LA MERE, JENNY.

JENNY.

AH ciel! c'est le Milord.

(*Jenny se sauve, & se cache derriére la porte qu'elle tient à demi-ouverte.*)

LUREWEL.

Ah! c'est l'ami Richard....

RICHARD.

Quoi ! c'eſt vous, Milord ?

LUREWEL.

Ah ! tu me fais prendre par tes Gardes ?

RICHARD.

Ils ne ſçavoient pas, Milord....

LUREWEL.

Ils ne ſçavoient pas ? Je t'apprendrai à ſçavoir pour eux.

RICHARD.

Pourquoi, Ruſtaut, avez-vous arrêté Milord ?

RUSTAUT.

Hé ! ſarpejeu, eſt-ce qu'on voyoit clair ? Un coquin & un Milord peuvent ſe reſſembler. Que ne le diſoit-il ? Si-tôt que je leur ons dit que j'étions des Gardes, ils ſe ſont rendus, & n'ont plus voulu répondre.

RICHARD.

Mais, Milord, Jenny que vous avez retenue....

LUREWEL.

Ah Jenny ! Jenny ne ſortira de chez moi qu'à bonnes enſeignes ; il ſied bien à un drole comme toi d'épouſer une jolie fille : & lorſque....

(*Le Roi alors ſe leve & paroît, le Courtiſan l'apperçoit.*)

LE COURTISAN.

Ah ! voilà le Roi.

LE COURTISAN, LUREWEL, LE ROY,

CHANTENT

LE COURTISAN.

Ah ! Sire, votre Majesté,
Votre personne est en sûreté.
Ah ! pour nous quelle félicité !
Ah ! Sire,
Oui, Sire,
Voici Milord qui vous dira,
Assurera,
Qui jurera :

Qu'ordonne votre Majesté ?
Mon cœur flatté,
Trop enchanté,
Se sent flatté....

Nous oublions ce que nos cœurs,
Dans ces momens de crainte, d'horreurs,
Ont éprouvé de vives terreur

Ah ! Sire,
Oui, Sire.
Quoi ! disions-nous, dans ces forêts
Un Roi chéri de ses Sujets,
Ah ! quels regrets !
Au milieu de ces bois épais.

LUREWEL.

Ah ! Sire, &c.

Ah ! Sire,
Oui, Sire,
Voici Milord, &c.

Qu'ordonne, &c.

Nous oublions, &c.

Ah ! Sire,
Oui, Sire.
Quoi ! disions-nous, &c.

RICHARD, *les Gardes*, LA MERE, BETSY,

ENSEMBLE.

LE ROI.	RICHARD.	*Les Gardes*, LA MERE, & BETSY.
Milord, Milord,	Le Roi ! Le Roi !	
Répondez-moi.	Quoi ! c'est le Roi ?	Le Roi ! Le Roi !
Il me suffit. Répondez-moi, Répondez-moi.	Ah ! *Sire*, excu- sez-moi, *Sire*, pardonnez- moi,	Quoi ! c'est le Roi ? C'est le Roi ? Quoi ! c'est le Roi.
	C'est le Roi, Quoi ! c'est le Roi ?	
	Le Roi, le Roi ! Quoi ! c'est le Roi ?	Le Roi, le Roi, Voilà le Roi.
Milord, Milord, Répondez-moi.	Ah ! *Sire*, excu- sez-moi : *Sire*, pardonnez- moi.	C'est le Roi ; Voilà le Roi ; Quoi ! c'est le Roi ?
	C'est le Roi ? Quoi ! c'est le Roi ?	
Paix.		

LE ROI, *après avoir fait ſigne à tout le monde de ſe taire.*

Milord, que veux dire Richard touchant cette fille?

LUREWEL.

Ah! Sire, cette miſére-là ne mérite pas l'attention de votre Majeſté....

RICHARD.

Que ne m'eſt-il permis....

LE ROI.

Paix, Richard. Dites-moi la vérité, Milord.

LUREWEL.

Sire, une petite fille, une infortunée, une orpheline de ce canton que ce drole-là....

LE ROI

Songez que vous me parlez.

LUREWEL *un peu dépité.*

Que....que j'ai priſe ſous ma protection, parce que.... parce que Richard vouloit l'épouſer malgré elle....

JENNY *ſortie de la porte où elle écoutoit.*

Malgré moi! (*ſe jettant aux genoux du Roi.*) Ah! Sire!

LE ROI.

Hé bien, Milord!

LUREWEL.

Je crois que votre Majeſté veut bien me rendre aſſez de juſtice....

LE ROI.

Si je vous la rendois .... Sortez de ma présence.

LUREWEL *au Courtisan.*

Milord, vous sçavez que mon idée....

LE COURTISAN.

Ah! fi, Milord, c'est une action infâme, (*& du côté du Roi,*) Sire, c'est une action infâme.

LUREWEL *à part.*

Où nous entraîne une premiere injustice!

LE ROI *suit Lurewel des yeux.*

Voilà donc comme les Rois sçavent la vérité.

RICHARD.

Excusez, Sire, si....

LE ROI.

Richard, donnez-moi mon épée. Avez-vous là des chevaux?

RUSTAUT.

Oui, Sire, voilà des Chasseurs qui arrivent de tous les côtés de la Forêt pour s'informer si je ne sçavions pas ce qu'vous étiez devenu.

LE ROI.

Richard, recevez-la de ma main; je vous ennoblis.

RICHARD.

Sire, qu'ai-je fait pour mériter cette faveur?

LE ROI.

Si la noblesse est faite pour décorer les vertus, c'est à la vérité qu'elle doit préférence.

RICHARD.

Je ne dois peut-être cela qu'à mon état, Sire; reprenez votre nobleſſe, & laiſſez-moi ce qui la mérite.

LE ROI.

Ah! Lurewel, quelle diſtance! Jenny, vous m'avez prié de votre noce, je la ferai. Richard, je me charge de la dot. Adieu, Madame; adieu, Petite.

SCENE XV.

JENNY, BETSY, LA MERE.

BETSY.

MA mere, c'eſt donc là un Roi?

LA MERE.

Hé! vraiement oui, petite bête. Mais . . . . mais . . . . mais je n'en reviens pas!

JENNY.

Ah! ma tante, quel bonheur! A-t-il dit quand notre noce ſe feroit?

LA MERE.

Ah! ſi j'avois ſçu que c'étoit le Roi! moi qui avois des poulets tout prêts.

(On entend un prélude de Cors.)

SCENE XVI. & derniére.

RICHARD, JENNY, BETSY, LA MERE, RUSTAUT, CHARLOT.

RICHARD.

LE Roi est monté à cheval; ah, Jenny!

JENNY.

Ah, Richard!

CHŒUR.

JENNY, RICHARD, BETSY, LA MERE, *& les deux Gardes*

Que du ciel la bonté suprême
Accorde au Roi les jours les plus nombreux.
Jenny. Ah! Richard, je pense de même.
Richard. Ah! Jenny, je pense de même.
Betsy. Hé bien! moi, je pense de même.
La Mere. Ah! mon fils, je pense de même.
Notre bonheur fait tous ses vœux;
Il ne voit dans le diadême
Qu'un moyen de nous rendre heureux.
Que du ciel, &c.

VAUDEVILLE.

RUSTAUT.

Ne perdons jamais l'espérance,
L'orage écrase nos Forêts;
Mais l'orage améne la paix,
Et de là ton bonheur commence.
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

CHARLOT.

Ce n'eſt pas aſſez de la quête ;
Il faut lancer, chaſſer, forcer,
Se fatiguer, ſe haraſſer,
Mais enfin nous prenons la bête ;
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'eſt qu'un pas du mal au bien.

LA MERE.

Lorſque j'élevois ton enfance,
Tu m'as donné bien du chagrin,
Tu n'étois qu'un petit coquin,
Mais tu paſſes mon eſpérance.
Il ne faut, &c.

BETSY.

L'évenement m'a fait connoître
Que j'ai bien placé mon bouquet ;
Pour me payer de mon ſoufflet,
Le Roi me mariera peut-être.
Il ne faut, &c.

JENNY.

Je ſçais que la peine eſt extrême,
Même dans un ménage heureux :
Quand on ſouffre, on ſouffre pour deux ;
Mais avec un Epoux qu'on aime,
Il ne faut, &c.

RICHARD.

Le chagrin imprime ſa trace
Sur l'amour & ſur la gaieté ;
Aujourd'hui quelle adverſité !....
Viens, ma Jenny, que je t'embraſſe.
Il ne faut, &c.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS; par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux-Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé Claude Jean-Baptiste HERISSANT fils, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Le Roi & le Fermier, Piéce de Théâtre ; & autres Ouvrages de M. Sedaine. La Musique de la Piéce intitulée : Le Roi & le Fermier, & autres Oeuvres de Musique de M**** s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que cesdites Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier &

beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BERRYER: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-deux, & de notre Regne le quarante-septiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 698. fol. 324. conformément au Réglement de 1723. A Paris le 27. Août. 1762.

LE BRETON, *Syndic.*